



## ***A la recherche de l'homme à la caméra de Boutheyna Bouslama***

---

**Note critique par Jean-François Marquet**

La production 24 images, Le Mans TV et la Région des Pays de la Loire entre autres ont soutenu ce documentaire comme on donne une tribune à un cri, comme on rend hommage à des disparus ignorés des médias, comme un devoir de mémoire immédiate.

Au début, pour la cinéaste comme pour le critique, le film se développe comme une petite histoire simple. En Syrie, en 1994, pour Boutheyna c'est le temps des cerises. De ces fruits rouges que lui apporte Oussama pour qu'elle s'en régale. Boutheyna grandit, un peu française, un peu tunisienne, très cosmopolite. Elle quitte Genève, où elle n'est plus à sa place et arrive à Istanbul. Là, elle découvre le film *Retour à Homs* où elle reconnaît Oussama vieilli, comme elle, de vingt ans. Et là s'engage d'abord une enquête qui deviendra très vite une quête : retrouver son ami d'enfance, au pire son image. Une véritable mission. La réalisatrice retrouve des compagnons d'Oussama, devenu vidéaste, reporter et qui, armé de sa seule caméra, a montré les manifestants des villes Syriennes. Mais, là-bas, « *on arrache les yeux des photographes* ».

Dans l'esprit de Boutheyna, les cerises deviennent rouges sang et dans celui du critique, le film change de statut. Excepté quelques mentions de son quotidien où le cauchemar prend la place du souvenir, pas d'effets cinématographiques dans son documentaire. Le réel prend trop de place. Il a plus d'imagination que n'importe quel regard extérieur pour colporter son horreur, d'Alep à Damas. Cet hôpital, que les prisonniers appelaient l'abattoir, où le personnel médical tue sans cesse et sans raison. Cette prison qui ressemble à un camp d'extermination méthodique. Ces disparitions organisées qui entretiennent la terreur des proches qui finissent par ne plus douter car « *à force de s'agripper à l'espoir on perd la force de s'accrocher à la vie* ».

*A la recherche de l'homme à la caméra* n'a paradoxalement pas besoin des images d'une caméra pour exprimer l'indescriptible. Le récit du souvenir suffit à accuser le présent. La tristesse visible des amis d'Oussama, leurs illusions définitivement perdues, envahissent la cinéaste. Et son émotion est cruellement communicative.

Trois ans de tournage, trois ans de recherche et de rencontres pour « *un film sans fin* ». Mais l'histoire n'est ni petite ni simple et elle viendra dramatiquement fournir un épilogue au tout début de son montage.

Une cinéaste blessée, un document nécessaire, une contemporanéité tragique, une expérience extrême aussi pour le critique... Bref, « *un film sans fin* » au sens où il se perpétue, comme une effrayante obsession, dans l'esprit de celui qui le découvre.



**LA PLATEFORME**

PÔLE CINÉMA AUDIOVISUEL DES PAYS DE LA LOIRE